

fourchon sur son cheval chargé de boîtes au lait.

— Pourvu que ni lui, ni Marcelle, ne commettent aucune imprudence ! pensa-t-elle chaque fois en faisant des vœux pour l'heureux dénouement du petit roman que Miles de Beauval trouvaient, à bon droit, si *condamnabile*, si *dangereux*, si *téméraire*, si *terrible*, et pourtant si *gentil*, — toutes épithètes qui se trouvaient dans cette fameuse réponse, renvoyée en balle élastique que Plantiau tout joyeux avait apportée à son maître.

Aussi le jeune laitier se conforma-t-il de point en point aux instructions détaillées des trois amies, véritable chef-d'œuvre diplomatique.

« Ne se trouver que par hasard sur le passage des pensionnaires, se bien garder de les saluer, ne les regarder que du coin de l'œil sans sourire ; affecter une indifférence rustique.

» Porter son plus vilain costume.

» Venir quelquefois trop tôt ou trop tard, sacrifice pénible, mais indispensable.

» Ne jamais attendre, s'il arrivait malgré lui avant l'heure, et surtout ne pas témoigner d'impatience.

» Ne faire aucun signe, ne pas dire un mot, paraître tout occupé de son lait ou de son cheval, qu'il attacherait à la grille ; rester de l'autre côté, même après que la sœur tourière lui aurait ouvert.

» Par une complaisance à toute épreuve, se mettre peu à peu dans les bonnes grâces des vieilles religieuses, telles que la supérieure, la maîtresse générale et l'assistante, qui ne manqueraient pas quelque jour d'avoir besoin de ses services pour le jardin potager ou pour tout autre détail du service intérieur.

» Se défier en général de toutes les jeunes religieuses, plus clairvoyantes que les mères anciennes, et surtout éviter d'être remarqué par la maîtresse générale, celle qui avait le nez rouge et qui portait des lunettes bleues.

» Ne plus chanter de l'autre côté du mur, ne jamais refaire la folie de jeter des balles qui pourraient tomber entre les mains des dames de la maison.

» Enfin attendre les petites vacances de la Fête-Dieu, que Laure et Suzanne iraient certainement passer à Beauval, et que Marcelle passerait *peut-être* chez Corentine.

— Peut-être, fit Pierre-Paul peut-être, ce n'est pas même sûr, et il me faut attendre plus de quatre grands mois !

Le départ de Marcelle avait fait rentrer la paix dans l'intérieur d'Emilien et de Clarisse, qui recevaient souvent de charmantes petites lettres de la pensionnaire de Notre-Dame-des-Fleurs. Elle leur parlait de ses études, des visites fréquentes de Corentine, des soins affectueux de tous les Morgan, de ses jeux, de sa santé de mille riens qui déjà ne péchaient plus par excès d'enfantillage ; mais elle n'avait garde de nommer les Roverin ni le bourg de Saint-Loup.

Cette réserve qui lui coûtait tant d'efforts à Paris avait cessé de lui sembler difficile, car, mettant à profit les leçons de diplomatie de Miles Laure et Suzanne, elle gagnait en circonspection tout ce qu'elle perdait en naïveté.

Déjà elle ne rougissait plus lorsqu'elle entrevoyait Pierre-Paul en conférence avec la sœur assistante de l'autre côté de la grille.

Sûre d'elle-même, elle ne craignait plus de le regarder en face de temps en temps, et lorsqu'elle approcha la Fête-Dieu, ce fut sans parler de lui qu'elle supplia Corentine de solliciter pour elle les trois jours de sortie qu'on accorderait aux pensionnaires des environs.

Corentine n'avait pas besoin d'être suppliée. Grand était son désir de recevoir chez elle l'enfant de sa prédilection ; Renée, Tanguy, le père Morgan, désiraient vivement la visite de Marcelle.

Mais la supérieure répondit à la nourrice de Mlle Durantais qu'il était de règle de ne donner qu'aux père et mère des jeunes élèves l'autorisation de les faire sortir.

— Madame, reprit Corentine, je suis presque la mère de cette enfant, je l'aime de tout mon cœur.

— Très bien ! dit la religieuse, ces sentiments font votre éloge.

— Je vous en prie, Mme la supérieure, accordez-nous-la pour un jour, pour un seul jour.

— C'est absolument impossible.

Corentine n'insista plus et se retira contristée.

Marcelle pleura d'un refus si dur et d'autant plus affligeant qu'il ferait loi pour toute la durée de son séjour à Notre-Dame-des-Fleurs. Enfin, circonstance aggravante, non seulement Corentine ne voulait pas écrire à Emilien à ce sujet, mais encore elle l'engageait fortement à ne pas écrire non plus.

Quelques mois plus tôt, Marcelle n'aurait pas manqué de mêler à ses larmes le nom de son

bon ami ; elle aurait accablé sa nourrice de questions embarrassantes ; elle se tut.

— Allons ! pensa Corentine, la *ptiotte* n'est plus une enfant. Elle en a appris terriblement plus au couvent qu'à la ferme ; entre fillettes enfermées, on se montre à mettre de la cachotterie en trop de choses ! Marcelle sait que son amitié pour Pierre-Paul n'est pas du goût de son père ; c'est égal, Pierre-Paul a toujours la préférence. Ah ! pourvu que tout ceci ne tourne pas à mal ! . . .

— Corentine s'en allait en soupirant :

— Il était si simple, mon doux Seigneur, poursuivit-elle, de les laisser s'aimer tout bonnement, sans menteries, et de les marier un beau jour en Saint-Loup ! Pierre-Paul n'a rien, c'est vrai, mais il aurait cultivé La Grainée-sur-Côteson, ça suffisait ! Ils y vivraient heureux autant qu'on peut l'être en ce monde, et la mère de notre petite Marcelle serait contente là-haut ! . . .

Tout près de la Petite-Plorée où le père Gervais Roverin venait de visiter ses récentes acquisitions, il rencontra Corentine plongée dans ces réflexions mélancoliques :

— Eh ! bonjour ! voisine ! dit-il, m'est avis que nous avons un brin de tristesse !

— C'est vrai ! c'est vrai ! murmura la paysanne.

— La *ptiotte* ?

— Ella se porte bien. Dieu merci.

— Chère amie de Dieu ! dit alors Gervais en ouvrant les deux mains. Vous savez, j'espère, que nous vous aimons au Moire de tout cœur, grands et petits ! Y a-t-il de l'embarras à la Plantelle ? Je ne suis pas un ami de l'autre côté de la bourse, entendons-nous bien, s'il vous plaît. S'il vous fallait quelques cent écus, on vous les avancerait avec plaisir ! . . .

— Merci, Gervais, merci ! nous ne manquons de rien ! Ah ! je savais bien, moi, que vous n'étiez pas avare, comme ils le disent dans le pays. — *Core pus drôle* ! Je me moque fièrement des mauvaises langues.

— Mais pas des bonnes, peut-être ? dit Corentine en lui prenant la main.

Gervais fronça les sourcils :

— Hein ! fit-il durement.

— Soyez calme ! j'ai deviné votre secret, mais les Morgan ne vous ôteront pas le plaisir de le dire tout haut vous-même, comme et quand vous le voudrez . . .

— A la bonne heure ! . . . dit Gervais rassu-

ré ! Ah ! faudra bien du temps pour ça, voisine ! Par bonheur vous n'êtes pas une commère bavarde et sans raison, comme les autres femmes ; mais la cause de votre chagrin à vous, sans vous commander ? . . .

— Tenez, Gervais ! m'en revenant de Notre-Dame-des-Fleurs, ou la supérieure m'a refusé Marcelle pour les petites vacances de la Fête-Dieu, je pensais à nos enfants, à ma *ptiotte* qui est toute chagrine, à votre Pierre-Paul, à M. Emilien, au temps passé, à l'avenir . . .

— Tout doux ! mère, Morgan, et patience ! Priez tant seulement le Bon Dieu qu'il prête vie au bonhomme Gervais ; car, tenez, entre nous, si je mourais avant mon heure, sur ma foi de chrétien ça ne serait pas juste. Mes pauvres enfants à moi sont innocents des idées de leur grand père ! . . .

Corentine essayait de comprendre, Gervais étendit la main, et, montrant ses nouveaux champs de la Petite-Plorée :

— Voyez-vous cette terre-là, demanda-t-il, avez-vous souvenance de ses premiers maîtres ?

— Pouvez-vous me le demander, Gervais, quand c'est là que Jeanne-Marcelle demeura d'abord après son mariage avec Emilien !

Gervais reprit à demi-voix, non sans avoir regardé mystérieusement tout autour de lui :

— On a vu, ma commère, des biens perdus par les parents, que le bon Dieu faisait retrouver par leurs enfants un beau matin . . . Suffit !

— Ah ! Gervais ! Gervais ! s'écria Corentine tout émue, ils sont bien méchants ou bien sots, ceux qui parlent de votre avarice !

## XXVIII.

## LES PETITES VACANCES.

La conversation confidentielle de Gervais avait dissipé la tristesse de Corentine et ranimé toutes ses espérances secrètes, car elle connaissait, pour une bonne raison, l'opiniâtre fermeté de son voisin.

Lorsqu'elle rentra chez elle, et y annonça que la permission de sortie, pour les vacances de la Fête-Dieu, était refusée, Renée et Tanguy trépignèrent, le père Morgan, lui-même, ne put retenir un gros juron, mais elle était rassérénée :

— M. Emilien n'aura aucun reproche à nous faire, pensait-elle. Marcelle et Pierre-Paul grandiront sans se perdre de vue ; nous en serons in-

nocents, et le père Gervais est un rusé compère. Laissons aller le reste à la garde de Dieu.

Mais Marcelle, pour sa part, était inconsolable; elle passa deux récréations à pleurer, et faillit être mise en pénitence, — elle si studieuse, — pour avoir négligé sa tâche.

Pierre-Paul, le lendemain, en venant apporter le lait, remarqua combien elle était triste; il était bien triste, lui aussi, et n'avait pu dormir de la nuit entière, car Tanguy et Renée étaient venus au Moire se plaindre amèrement de la méchante supérieure; Julien Denise et Péline se plaignirent de même aussitôt. Pierre-Paul ne pleura point, mais peu s'en fallut. Plantiau poussa un gémissement plaintif. Quant à la Bernarde, qui grommelait dans son coin, — personne ne sut au juste quel était son sentiment.

L'oncle Gervais secoua la tête et se dit à lui-même :

— Monsieur Emilien Durantais, vous aurez beau faire, vous ne gagnerez point la bataille!... Nous sommes aussi malins qu'à Paris, monsieur Durantais!... Je m'entends, suffit!...

Pierre-Paul était affligé, surtout de savoir Marcelle affligée. En trottant sur son cheval, chargé de sa provision de laitage, il soupirait sans contrainte; il était seul au milieu des champs et s'abandonnait à son chagrin, si bien qu'il avait les yeux rougis de larmes, lorsqu'il arriva, bien exactement à l'heure, de l'autre côté de la grille.

Marcelle, en l'apercevant ne put se contenir; pour étouffer ses sanglots, pour cacher ses pleurs, elle prit son mouchoir. Plantiau aboya, se glissa dans la grille entr'ouverte, et courut vers elle. Pierre-Paul dissimulait fort mal sa vive émotion.

Laure de Beauval, qui tremblait, chassa le chien d'un air irrité; Plantiau, la queue et les oreilles basses, repassa la grille comme un grand coupable qu'il était.

Suzanne pinça Marcelle :

— Prends donc garde?... calme-toi!... espérance!...

— Qu'elle espérance puis-je avoir?

La maîtresse générale dit, d'une voix sévère :

— Silence! mesdemoiselles! On ne cause pas dans les rangs!... Et vous, mon ami, corrigez donc votre chien!

Pierre-Paul, terrifié, gronda Plantiau, et prit la fuite.

Dès que sonna la récréation, Marcelle courut à Suzanne :

— Ce matin, tu m'as dit tout bas : Espérance!... Explique-toi, maintenant.

— Pour te calmer, j'ai été indiscrette, Laure sera fâchée, tant pis! Nous avons écrit à papa, à maman, à nos frères Eugène et Louis, à tout le monde.

— Eh bien?

— Maman sollicitera la permission de t'emmener à Beauval avec nous, mais je ne devais pas te l'annoncer pour t'éviter de la peine si la supérieure refuse encore.

— Oh! que vous êtes bonnes! Mme de Beauval n'obtiendra pas ce qu'on n'a pas accordé à ma nourrice!

— Je le crains bien et Laure aussi!...

Ces demoiselles se trompaient.

Toutes les difficultés s'aplanirent devant l'influence de la dame châtelaine, à qui la supérieure n'osa opposer la règle inflexible du couvent.

Nous ne décrivons pas la joie de Marcelle.

Laure et Suzanne étaient toutes fières de leur succès; Eugène et Louis firent mieux encore, ils demandèrent que Pierre-Paul vint partager leurs plaisirs.

On sait quelle reconnaissance Mme de Beauval avait vouée au sauveteur de sa fille cadette; on sait quelle estime particulière le vieux gentilhomme professait pour lui. Pierre-Paul fut donc convié avec empressement, et eut ainsi l'occasion de revêtir son beau costume de drap fin soigneusement réservé par la Bernarde pour les circonstances solennelles.

La mère Gervais, Denise et Péline rivalisèrent de zèle pour la toilette du gentil pastoureaux, qui s'en allait dîner au manoir avec les dames.

— Sans moi, disait l'une, il aurait oublié ses boncles de souliers en argent fin.

— Sans moi, disait l'autre, il prendrait son chapeau de tous les jours.

— Voyez il en perd la tête! s'écriait la Gervaise en riant. Prends le temps de t'arranger, au moins!

Sa chemise à grand collet rabattu était d'une blancheur éclatante. La Bernarde l'avait choisie et repassée avec un soin extrême, ce qui n'empêcha pas la bonne vieille de grogner et de carillonner, quand enfin Pierre-Paul fut entièrement équipé.

A la vérité, l'oncle Gervais, voyant son gars

si bien mis, l'avait complimenté tout haut avec trop de complaisance :

— Tu embrasseras ta Marcelle pour moi, de ma part! De ma part, entends-tu bien? lui dit-il en finissant.

Ceci valut au chaudron un terrible coup de béquille.

— Et de la mienne!... et de la mienne aussi!... criaient Denise, Péline et même Mariette.

— Marcelle!... sa Marcelle!... Mlle Emilien Durantais! murmurait la Bernarde. Il y a des moments où je suis quasi-tentée de me souvenir que ce Gervais-là n'a jamais su jouer à la toupie... Oui, oui, je le dirai encore, si... si... Mais dam!... le cher enfant mérite bien qu'on le gâte un peu...

Dans le langage de la vieille Bernarde, le *cher enfant* n'était autre que le gros Gervais, bien près déjà d'être grand-père.

Le carillon de la cheminée prit fin au moment où, léger comme le vent, le jeune gars du Moire traversa le pont Pierre-Paul; il était, comme de raison, suivi par l'intelligent Plantiau, décoré de son magnifique collier fourbi à blanc par la Bernarde.

Quand la voiture de Mme de Beauval s'arrêta devant la Plantelle, Pierre-Paul attendait avec tous les Morgan sur la porte de la ferme.

Marcelle se précipita dans les bras de sa nourrice; Tanguy et le père Morgan, l'embrassèrent ensuite. Vint le tour de Pierre-Paul, qui commença par rougir fort, mais prit courage en disant :

— Marcelle, voici de la part de mon oncle Gervais.

— Merci à ton oncle, répondit la pensionnaire.

— Voici de la part de Denise et de Péline.

— Mais de la tienne? dit Marcelle.

— Oh! répondit Pierre-Paul, je t'embrasserais trop fort.

— C'est donc moi qui t'embrasserai, mon bon petit ami!

Laure et Suzanne éclatèrent de rire; Mme de Beauval causait avec le père et la mère Morgan. Quant à Plantiau, il montra bien un peu les dents à Mlle Laure, mais ce fut tout en remuant la queue.

— Je vous sermonerai, monsieur le chien, soyez tranquille!... dit la jeune fille en lui montrant le doigt; ah! vous osez passer la

grille en contrebande!... Vous ne perdrez rien pour attendre, maître Plantiau.

Peu d'instants après, Pierre-Paul prit place sur le siège, à côté du cocher, et la voiture roula vers le manoir où Eugène et Louis firent le plus joyeux accueil à leurs amis d'enfance.

Au déjeuner Marcelle et Pierre-Paul eurent les deux places d'honneur.

Cependant au Moire comme à la Plantelle on se piqua d'émulation; il fallut concéder aux Roverin ainsi qu'aux Morgan le droit de traiter une fois toute la joyeuse bande d'écoliers et d'écolières.

L'oncle Gervais se départit de son rigide système économique par une remarquable exception, que la Bernarde approuva, chose plus remarquable encore.

— Marcelle! mademoiselle Durantais!... ouais!... ouais!... ce n'est pas pour vous au moins que je me réjouis de la fête!... disait-elle, en aidant à mettre une nappe qui n'avait pas servi depuis longues années. Pauvre chère *piotote* bonne amie de Dieu!... Ben gentille, et toute mignonne, foi de Bernarde! faut être juste envers tout le monde! Plantiau, mon chien! nous la vengerons!... — Ma fine, on traite notre jeune maître au manoir; il fallait dire merci non, peut-être *ben*... mais le mal est fait, le vin est tiré comme on dit, c'est le cas de tirer aussi le nôtre... Allons! la nappe blanche, du rôti, de la galette...

Personne ne prenait garde à ce monologue perpétuel, mais à l'allure de la vieille servante chacun s'apercevait qu'elle était fière de la réception faite au manoir à Pierre-Paul, et plus fière encore de celle qu'on faisait au Moire à messieurs Eugène et Louis, à mesdemoiselles Laure et Suzanne de Beauval.

Le père Gervais, en cette occasion, offrit du vin vieux, du blanc et du rouge, lui qui se refusait du cidre, lui qui n'avait pas donné de repas de noces pour le mariage de sa fille, Mariette.

Quant à Corentine, qui, le lendemain, ne fit pas moins grandement toutes choses, elle pensa bien aux recommandations sévères d'Emilien Durantais; mais qu'avait-elle à se reprocher? La faute, si faute il y avait, était à Mme de Beauval et à la supérieure du couvent.

Pierre-Paul, ravi, passa donc les trois jours de vacances avec sa chère petite amie; seulement, dès le premier soir, le conseil des pensionnaires décida, sous la présidence de Laure, qu'il devrait, une fois au moins, aller porter son

lait au couvent et à l'heure ordinaire, de crainte d'éveiller des soupçons fâcheux.

— J'irai deux fois, s'écria Pierre-Paul, ni plus ni moins que d'habitude, car vous savez, mesdemoiselles, que les jours du marché l'on ne me voit jamais !

Au Moire, on s'étonna bien un peu de l'excès de zèle du jeune laitier, que chacun se serait fait un plaisir de remplacer pour la course matinale, mais on le laissa suivre sa fantaisie, puisqu'il paraissait y tenir.

Par ce trait, simple exemple entre cent traits analogues, nous laisserons à juger de la prudence de nos petits amoureux et de leurs confidences.

Marcelle et Pierre-Paul jouirent sans obstacles des charmes de causeries qui ne pouvaient troubler la présence de Laure ou de Suzanne. Bien au contraire, dans les premiers moments surtout, ils aimaient mieux instinctivement ne pas être seuls ensemble.

Ils s'exprimaient plus à leur aise devant ces demoiselles, qui les encourageaient, les imprudentes !... Ah ! qu'eût dit de cela Mme la supérieure ! Qu'eût-elle fait, si elle avait pu se douter de ce qui se tramait aux bords du Coënon ! Mais Mme la supérieure avait une confiance illimitée dans la sagesse de la dame châtelaine de Beauval qui, de son côté, n'avait pas moins de confiance en Corentine la Morgan et en Gervais Roverin.

Or, Gervais, ces jours-là, passa une bonne moitié de son temps, sur la rive droite à regarder les jeux dont la rive gauche était le théâtre, et Corentine n'eut pas la force de troubler le bonheur de Marcelle.

— Mon Dieu ! dit-elle en soupirant, la chère petite aura bien assez le temps de languir !

Marcelle et Pierre-Paul, après une longue séparation qui les avait éclairés eux-mêmes sur la vivacité de leur tendresse mutuelle, s'avouèrent ainsi librement, et se répétèrent cent fois qu'ils ne pourraient jamais vivre l'un sans l'autre. Ils se racontèrent toutes leurs douleurs, ils se dirent toutes leurs craintes.

— Aussi, ajouta Marcelle, ne nous écrivons jamais, car, si l'une de nos lettres était surprise, vois-tu, la supérieure me renverrait à Paris...

— Paris ! répéta Pierre-Paul ; oh ! je n'y pense plus sans une tristesse affreuse. Corentine et mon père ont bien raison, quand ils appellent Paris la ville de malheur !...

Et Pierre-Paul citait à Marcelle les plus dé-

chirantes pages des Mémoires de Joseph qu'elle ne connaissait pas encore, mais que plus tard il lui fit lire en entier.

— Mon Dieu ! pourquoi la moitié de ceux que j'aime y sont-ils dans ce Paris où moi-même j'ai tant pleuré ! disait Marcelle avec amertume.

— Mais pourquoi, reprenait Pierre-Paul, pourquoi M. Durantais ne veut-il pas seulement entendre parler de moi ? Quel mal lui ai-je fait ? Il y a des moments, Marcelle, où je suis tenté de lui écrire combien nous nous aimons !

La prudente Laure, qui, d'aventure, entendit cette phrase, éclata de rire :

— Ah ! ah ! fit-elle, de toutes les lettres possibles et imaginables voilà bien la plus folle !

Pierre-Paul la regardait fixement.

— Comment ! reprit-elle sur le ton sérieux, ne comprenez-vous pas que M. Durantais rappellerait Marcelle à l'instant, et vous la cacheraient pour toujours !

Sur ces mots elle s'enfuit gaiement à la poursuite d'Eugène, de Louis, de Suzanne et de leurs jeunes amies.

Pierre-Paul et Marcelle, se tenant par la main, comme aux jours de leur première enfance, s'en allaient pas à pas sur le bord de l'eau.

Quelques instants après Marcelle disait avec tendresse :

— Mes compagnes trouvent notre uniforme triste et sombre ; elles voudraient de belles robes à la mode comme celle que je portais en arrivant de Paris. Moi, je ne regrette que ma coiffe et mon déshabillé de paysanne, Pierre-Paul, car tu veux être et rester paysan.

— Puis-je faire autrement, Marcelle ?

— Non, sans doute, je le sais bien.

— Je ne connais par moi-même que la vie de la campagne ; après tout ce que j'ai lu, vu et entendu, je ne désire pas en mener d'autre, je crois fermement qu'il n'y en a point de si heureuse...

— Oh ! tu as bien raison ! à Paris, au couvent, je n'ai jamais été contente comme à la Plantelle.

— Eh bien ! pour me rapprocher de toi, vois-tu, je serais prêt à embrasser tout autre genre d'existence ; je me ferais soldat ou commis, je travaillerais dans les villes, à Paris, n'importe où...

— Garde-t'en bien !

— Je ne le ferai point, Marcelle, par la seule

raison que je désobeirais aux dernières volontés de mon père, que je tromperais mon oncle, tous mes bienfaiteurs, tous mes amis... je serai donc paysan, mais toi !...

— Moi, j'obéis à mon père... il veut que je sois une demoiselle de Paris ; à mon tour, je te demanderai : — Puis-je faire autrement, Pierre-Paul ?

— Je ne sais pas !

— Tu me conseillerais de désobeir !

— Non, non, Marcelle !... mais...

— Explique-toi.

— Ecoute ? Ce que mon père m'ordonnait en mourant, ta mère Jeanne-Marcelle le voulait aussi pour toi au lit de la mort... Elle voulait que tu fusses paysanne comme elle l'avait été, comme l'est Corentine ; et Corentine, qui se tait à présent, le désire encore tout bas...

— Personne au monde, Pierre-Paul, pas même Corentine, pas même toi, ne le désire plus que moi, dit Marcelle ; je l'ai toujours voulu, je le voudrai tant que je vivrai, mon bon ami !...

Marcelle avait à peine douze ans quand elle s'exprimait ainsi avec une candeur qui n'était déjà plus de la naïveté enfantine.

Si rien encore ne troublait le cristal de sa pureté, elle n'ignorait pas que l'aveu de ses sentiments eût été blâmé par son père et par toutes les religieuses de Notre-Dame-des-Fleurs. Une crainte vague, pleine d'un charme inconnu, donnait à ses moindres paroles une valeur nouvelle. Avant le départ pour Paris, les amours de Pierre-Paul et de Marcelle étaient innocentes comme celles des anges ; maintenant elles avaient quelque chose de l'attrait du fruit défendu.

— Mon père est bon, il m'aime sincèrement, il ne veut que mon bonheur, disait encore Marcelle ; un jour, Pierre-Paul, son aversion pour tes parents cessera, j'oserai lui parler de toi, je lui dirai ce que tu voulais lui écrire.

— Mais M. Durantais ne permettra jamais que tu sois une simple paysanne, il a d'autres projets.

— Oh ! je le prierai tant, qu'il m'écouterà !

— S'il te défendait de m'aimer, pourtant ? demanda Pierre-Paul, avec chaleur.

Marcelle baissa les yeux et réfléchit avant d'oser répondre. Sa main tremblait dans la main de son jeune ami ; elle hésitait à réprimer une pensée qui lui paraissait coupable ! mais ses regards rencontrèrent enfin ceux de Pierre-Paul, et ne se maîtrisant plus :

— Mon cœur ne changera pas plus que le tien ! dit-elle avec un mélange de douceur et de fermeté, qui combla de joie le jeune pâtre du Moire.

— Nous nous aimerons donc toujours ! s'écria-t-il.

Toujours ! murmura Marcelle, en lui présentant le front.

Mais lui la serra dans ses bras avec transports.

Cependant Laure et Eugène, Suzanne et Louis, appelaient Pierre-Paul et Marcelle pour qu'ils vinssent prendre part à leurs jeux.

— Allons ! leur dit l'espiègle Suzanne, vous vous êtes fait assez la cour aujourd'hui. A collin-maillard, et Pierre-Paul va mettre le bandeau !

Renée, Tanguy, Aubin Gillet, tous les enfants du Moire, encore d'âge à jouer et quelques autres, furent de la partie.

Laure distribua les pénitences. Laure sut, en cette occasion, être agréable à chacun de ses amis, mais, toujours prudente et bien avisée, elle ne rentra pas au couvent sans avoir fait comparaître Pierre-Paul devant l'aréopage qu'elle présidait.

Là fut commentée avec détails la missive diplomatique dont on connaît la teneur.

Pierre-Paul s'entendit recommander un surcroît de précautions, et Plantiau fut sévèrement blâmé d'avoir plusieurs fois semblé connaître ces demoiselles.

— Il faut, dit la présidente, à Pierre-Paul, que votre chien ne s'avise plus de nous caresser dans l'enceinte du couvent, sans quoi il mérite d'être condamné à l'attache. Comprenez-vous ça, monsieur Plantiau ?

Plantiau, assis au milieu du cercle, fit entendre un petit grognement.

— Il comprend, mesdemoiselles, soyez tranquilles, dit Pierre-Paul.

— Bien ! très bien ! Venez nous caresser !... Le chien fit le beau pour Laure de Beauval.

— Jurez, sur votre foi de chien, d'être sage et circonspect.

Plantiau leva sa patte avec toute la solennité désirable ; et le grand conseil de rire aux éclats.

— Quant à vous, Pierre-Paul, ajouta Laure de Beauval, si jamais vous pénétrez dans l'enclos, la seule faveur qui vous soit accordée, c'est de glisser une fleur des champs sous le banc où nous nous asseyons.

— Une seule fleur, rien qu'une, mesdemoiselles ? dit galamment Pierre-Paul.

— Suzanne et moi nous nous disputerons le plaisir de l'attacher à la ceinture de Marcelle.

## XXIX.

## PASTORALE.

A l'époque du premier jour de l'an, aux jours gras, après les fêtes de Pâques, et enfin dans l'octave de la Fête-Dieu, de petites vacances étaient accordées à celles des pensionnaires dont les parents habitaient le pays.

Tant que Miles de Beauval furent les compagnes de Marcelle, leur gentille protégée les accompagna au manoir chaque fois ; mais Laure, l'année suivante, et Suzanne, l'année d'après, quittèrent le couvent, aux grands regrets de la triste enfant, qui finit par n'avoir plus de confidente.

— Personne à qui parler de Pierre-Paul ! personne pour partager ses chagrins ou sa joie ; car il était impossible d'en entretenir la scrupuleuse Corentine, désormais muette sur tout ce qui concernait les Roverin.

Enfin, il devenait à craindre que les sorties ne fussent radicalement supprimées. En effet, non seulement la famille de Beauval n'avait plus de prétexte, pour attirer Marcelle au manoir, mais encore elle avait des motifs forts légitimes pour rompre jusqu'à un certain point, puisque M. Emilien Durantais, ayant paru dans le pays, n'avait pas daigné prendre la peine de venir remercier les châtelains de leurs nombreuses bontés pour sa fille.

Si la susceptibilité de la famille de Beauval est excusable, car une visite eût été de rigueur, Emilien fut absolument innocent de ce qu'on appelait son manque de savoir-vivre. Marcelle ni Corentine ne lui avaient parlé de rien. C'est ainsi que les réticences et les mystères ont pour conséquences directes d'autres mystères et d'autres réticences.

Marcelle souffrait de son isolement. Elle avait bien encore la consolation d'entrevoir souvent Pierre-Paul, le matin, à travers les barreaux de la grille ; mais, faute de pouvoir s'épancher dans un cœur ami, le bonheur même qu'elle ressentait alors n'était pas sans amertume. Elle endurait le supplice chaque jour plus douloureux d'une tentation chaque jour renouvelée !

Le voir à peine, ne pouvoir jamais échanger

un mot avec lui, rester étrangère à ce qui l'occupait, le laisser étranger à ce qui la touchait et l'agitait elle-même ; se cacher, dissimuler sans cesse, et n'avoir plus l'espérance de pouvoir de temps en temps ôter son masque, ouvrir son cœur, dire à son ami combien elle avait souffert.

De là une mélancolie dont s'alarma Corentine, qui fit une seconde démarche auprès de la supérieure.

Heureusement pour Marcelle, cette démarche devait réussir.

En considération de ses progrès et de son excellente conduite, la supérieure ne refusa plus à Corentine ce que les seigneurs châtelains de Beauval avaient précédemment obtenu.

Le pli était pris ; si bien que, durant tout son cours d'études, Marcelle profita des sorties de faveur.

Ses parents l'ignoraient.

Elle se garda bien de les en instruire.

Et Corentine, de deux maux choisissant le moindre, en fit autant de son côté.

— Fallait-il donc, pour obéir aveuglement au père, laisser l'enfant pâlir, maigrir, s'étioler ? fallait-il que Notre-Dame-des-Fleurs fût pour Marcelle un séjour aussi cruel que Paris ?

Malgré tous ses scrupules, enfin, la digne femme ne pouvait se défendre contre son plus cher espoir, en voyant grandir, avec Marcelle et Pierre-Paul, de l'assentiment évident de l'oncle Gervais, leur affection mutuelle.

Du reste, aucun hasard fâcheux ne révéla rien à Emilien Durantais, quoiqu'il fut venu plusieurs fois à Fougères, à l'époque des grandes vacances, pour emmener sa fille à Paris ou pour la ramener à Notre-Dame-des-Fleurs où il la laissait en outre de deux années l'une.

Le premier de ces voyages ayant coïncidé avec l'époque où Suzanne sortait du couvent, fut cause du refroidissement des Beauval envers Marcelle, que l'on continua néanmoins de recevoir de temps en temps, mais avec une réserve dont elle ne s'attrista guère.

Ce n'était point au château qu'était Pierre-Paul ; et au Moire on lui faisait un accueil qui la dédommageait amplement des façons cérémonieuses des châtelains.

Au Moire elle était toujours la *p'tiote*, la bonne chère amie, la voisine et la petite com-mère d'autrefois. Périne, Denise, Mariette, l'y fêtaient à qui mieux mieux. La mère Gervais n'était pas moins empressée que ses filles. La

Bernarde souriait tout en grommelant, puis hochait la tête et mêlait un mot de franche amitié à des grognements qu'on n'écoutait pas.

Quant à Gervais, plus rond, plus cordial, plus avenant pour Marcelle au fur et à mesure qu'elle grandissait, il usait et abusait de ses privilèges de père de famille.

Au bourg quelques bonnes gens croyaient bien faire en l'appelant mademoiselle ; Gervais affectait de la traiter avec une familiarité croissante ; il la tutoyait, bien entendu ; il la nommait sa *chère enfant* comme par le passé, mais de plus, il lui parlait de Pierre-Paul sans mâcher les mots :

— Ils sont d'âge à entendre la plaisanterie, *core pus drôle!* s'écriait-il.

Gervais faisait de la diplomatie à sa manière :

— Eh bien ! la drôlette amoureuse, nous attendons notre chéri ? Le petit cœur fait tic-tac, comme un moulin à moudre la fine fleur de farine ? . . .

— Mais, père Gervais, je viens ici voir tout le monde.

— Bon ! bon ! si Pierre-Paul était là-bas dans le bois, ne sachant pas qu'on est ici . . . Mais le voici qui court à perdre le souffle ! . . . Regarde-le venir . . . *Core pus drôle!* j'entends Plantiau ; il faut que le bétail rentre au plus vite . . . Ça presse ! . . . Petite maîtresse attend !

Périne, Denise et Mariette riaient. Marcelle rougissait, baissait les yeux, n'osait plus répondre au vieux paysan, qu'elle eût bien voulu interrompre, mais qu'elle écoutait avec un charme infini.

— Eh ! mes enfants ! voyez donc ce Plantiau, il renifle, il flaire la bonne senteur ! . . . Il parlerait qu'il ne dirait pas plus clair à notre gars que Marcelle est chez nous ! . . . Ma fine ! on ne m'ôtera jamais de la tête que les bêtes ne sont pas si sottes que bien des gens éduqués dans les villes ! . . . Voilà un chien qui sait quel plaisir espère ici son maître. Allons ! Pierre-Paul ! gai ! leste ! nous avons chez nous ta belle mignonne, ta douce payse ! . . .

Marcelle, on le conçoit, ne se plaignit jamais d'être laissée à Notre-Dame-des-Fleurs de deux années l'une pendant les grandes vacances, car à cette époque Corentine obtenait sans peine de fréquents jours de congé.

C'était alors que le Moire et la Plantelle re-voyaient l'enfant chérie ; et alors le petit roman

d'amour poursuivait aisément son cours gracieux sur les rives fleuries du Coësson.

— Va bien ! va bien ! disait Gervais en se frottant les mains.

La Bernarde malmenait ses chaudrons et disait parfois :

— Va mal ! va mal !

Mais Pierre-Paul était si heureux et Marcelle si gentille, qu'elle se surprenait parfois à dire : « Va bien ! »

Corentine fermait les yeux ou même décourageait à regret par ses propos le jeune gars du Moire, mais au fond du cœur elle eût été bien fâchée de le décourager tout à fait.

Aux mêmes lieux où Emilien Durantais, *jeune monsieur* échappé du collège, avait charmé par ses doux propos Jeanne-Marcelle la simple paysanne, aux mêmes lieux le *jeune paysan* Pierre-Paul s'ingéniait à captiver Marcelle, la jolie pensionnaire de Notre-Dame-des-Fleurs.

Les personnages étaient changés, les rôles renversés, mais les paroles étaient presque les mêmes, et de semblables refrains volaient répétés par les échos. Seulement si chastes, si fraîches qu'eussent été les premières amours d'Emilien, celles de Pierre-Paul étaient plus fraîches, plus chastes encore.

La délicatesse poétique du jeune père breton l'emportait de beaucoup sur celle du collègien d'autrefois trop confiant en ses avantages.

Si Jeanne-Marcelle était gauche et timide, sa fille était plus craintive et plus retenue.

Le sentiment de la paysanne naquit d'une admiration un peu puérile pour les qualités brillantes d'un garçon d'une classe supérieure ; celui de la gracieuse pensionnaire avait pour origine un dévouement à toute épreuve dont il était juste qu'elle fût reconnaissante.

A Paris, les deux fois que Marcelle y alla en vacances, elle fut pour Clarisse obéissante et douce, tendre pour sa petite sœur, remplie des plus aimables prévenances envers son père. Elle put se conduire ainsi sans qu'il lui en coûtât le moindre effort, car elle ne se regardait pas comme bannie de Saint-Loup ; elle n'ignorait plus l'art, longuement appris, de cacher un secret, et sans avoir recours au mensonge elle dissimulait ses plus chères pensées.

Il était d'ailleurs bien convenu qu'elle ne parlerait à son père de Pierre-Paul qu'une fois retirée du couvent, et telle fut sa circonspection à cet égard qu'elle n'osa jamais aller visiter le tombeau des Roverin dans le cimetière Mont-